

SECTION 19  
CONFRONTATION AVEC CAÏPHE ET PILATE

(14 53 - 15 21)

VUE D'ENSEMBLE

S 19 est la Section de la double comparution de Jésus, devant Caïphe, puis devant Pilate. Elle est donc impérieusement divisée en deux panneaux symétriques. Et chacun d'eux est lui-même divisé en deux péripécies, dont la première se situe en présence du juge, juif ou romain, et la seconde dans une *cour*, *aulê*, qui est celle de la maison de Caïphe (14 54 et 66) ou celle du *prétoire*, c'est-à-dire du siège des autorités romaines d'occupation (15 16).

Le tout est précédé d'un Prélude et coupé d'un Interlude, qui indiquent le lieu où va se dérouler ce qui suit et qui commencent tous deux par un tableau de Jésus lié et emmené par une troupe : *kai apêgagon ton Iêsoun pros ton arkhiera* (14 53), *dêsantes ton Iêsoun apênegkan kai paredôkan Pilatôi* (15 1).

Cela se met de soi-même en tableau.

Prélude : Chez Caïphe (14 53-54)

A. Jésus devant le tribunal juif (14 55-65)

B. Reniement de Pierre (14 66-72)

Interlude : De chez Caïphe jusque chez Pilate (15 1)

C. Jésus devant le gouverneur romain (15 2-15)

D. Les soldats romains (15 16-21)

PRÉLUDE : CHEZ CAÏPHE (14 53-54)

Outre l'indication du lieu des deux épisodes suivants, ce Prélude nous en présente les deux protagonistes respectifs : d'une part, le *grand prêtre*, autour duquel s'agglomèrent immédiatement les autres *grands prêtres*, les *anciens* et les *scribes*, assemblée imposante et redoutable, et d'autre part, seul et tremblant, *Pierre*.

Ce dernier, dit le texte, *suivit* (Jésus) *de loin, apo makrothen êkolouthêsen*. Cette petite phrase (commune aux trois Synoptiques) est admirable de force évocatrice. Nous verrons un peu plus loin comment elle prend place dans un long itinéraire moral.

A. JÉSUS DEVANT LE TRIBUNAL JUIF  
(14 55-65)

Cette scène capitale est scandée par deux gestes théâtraux du grand prêtre : il *se dresse, anastas* (14 60), il *déchire ses vêtements, diarrêxas tous khitônas autou* (14 63). Donc, trois temps, bien séparés par ces deux mimiques<sup>218</sup>.

Pour commencer, on cherche (encore un *ezêtoun* appliqué aux *grands prêtres* et à leurs associés<sup>219</sup>) des témoignages susceptibles d'entraîner la condamnation légale de Jésus à mort.

<sup>218</sup> Luc se sépare carrément de Marc sur bien des points dans le récit de cette nuit tragique. Mais le parallélisme de Marc avec Matthieu est très poussé, et les interventions propres de Marc peu nombreuses. Je les signalerai, bien entendu.

Marc insiste beaucoup plus que Matthieu sur cette étape, que Luc omet entièrement, mais qu'il a dû connaître, car il s'en souviendra quand il décrira dans les Actes des Apôtres le procès d'Etienne (Ac 6 13). Il répète deux fois que *les témoignages n'étaient pas valables*, *isai* (15 56 et 59). Mais surtout, en citant ces *témoignages*, il leur donne une forme assez différente de celle de Matthieu : au lieu de dire que Jésus s'est fait fort, dans l'abstrait, de *détruire le Temple et le reconstruire en trois jours* (Mt 26 61), il lui fait dire qu'il *détruira* (c'est une affirmation !) ce Temple *fait-de-main-d'homme* et qu'il en reconstruira *un autre* qui ne sera *pas-fait-de-main-d'homme*. Nous sommes beaucoup plus proches de la prédiction réellement faite par Jésus (S 15 D), et c'est sans doute une harmonisation due à Marc.

Dans un deuxième temps, la tactique du grand prêtre change du tout au tout; on passe à l'interrogatoire direct. Marc (et lui seul) recourt pour les deux questions successives au verbe *eperôtan* (14 60 et 61), si chargé d'implications depuis la Troisième Partie<sup>220</sup>. Tant qu'il ne s'agit encore que de revenir sur des *témoignages* inconsistants, le *eperôtan* est lui-même sans consistance, et Jésus n'y répond rien. Mais le grand prêtre joue sa dernière question, en demandant à Jésus *s'il est le Christ, le fils du Béni*; et Jésus se sent obligé de donner alors une réponse.

D'après Marc, elle est abrupte : *Je le suis, Egô eimi* (14 62)<sup>221</sup>. C'est, mot pour mot, ce qu'il avait dit aux disciples affolés de le voir marcher sur l'eau (6 50). Mais, alors que cela pouvait alors se comprendre comme une simple invitation à le reconnaître : *C'est moi*, cela prend maintenant, dans une circonstance aussi solennelle et aussi décisive, une grandeur qui induit presque irrésistiblement à y entendre un écho direct des *Egô eimi* de Dieu dans les Anciennes Ecritures. Jésus ajoute aussitôt, en se l'appliquant visiblement, une citation de Daniel (7 13) sur *le Fils de l'Homme*.

Cette réponse déclenche brutalement le troisième temps. Sur une accusation de *blasphème*, la première portée autrefois contre Jésus (2 7), mais qui prend maintenant toute sa virulence, il est condamné à *mort* et couvert d'un premier flot d'outrages. Marc est seul à dire là qu'on *voila le visage* de Jésus et à parler des *serviteurs* (14 65); mais ce sont des touches isolées, et sans rôle dans l'organisation du récit.

## B. RENIEMENT DE PIERRE (14 66-72)

Le reniement de Pierre est traité par Marc avec sobriété. Les faits sont éloquents par eux-mêmes. Ce qui est le plus notable dans l'écriture (mais commun avec Matthieu), c'est la progression entre la première dénégation : *Je ne sais ni ne connais ce que tu dis* (14 68) et la troisième : *Je ne connais pas cet homme que vous dites* (14 71). Pierre commence par nier un dire, puis en vient à renier une personne.

Les deux fois, Pierre dit : *ouk oida*, et la première fois Marc a la redondance (gommée par Matthieu) : *oute epistamai*. C'est souligner d'un gros trait que là est le nœud de la péripécie. De fait, cette expression, *ouk eidenai, ne pas savoir*, a été souvent appliquée aux disciples : *ouk oidate tèn parabolên* (4 15), *ouk êidei ti apokrithêi* (9 6), *ouk oidate ti aiteisthe* (10 38), *ouk oidate pote ho kairos estin* (13 33 et, presque semblablement 13 35), *ouk êideisan ti apokrithôsin* (14 40)<sup>222</sup>. Même si elle est appliquée aussi à d'autres personnes (voir 11 33; 12 24; 13 32), elle est bien caractéristique du portrait que Marc trace des disciples : ils *ne savent pas*. Aussi y a-t-il une ironie tragique à entendre cela, à la première personne, dans la bouche de Pierre, où cela devient la formule même de sa trahison morale<sup>223</sup>.

Trois détails à signaler en passant.

<sup>219</sup> Voir S 17, prélude.

<sup>220</sup> Voir ci-dessus p. 64-65.

<sup>221</sup> Matthieu et Luc sont beaucoup plus évasifs : *C'est vous qui dites (cela)* (Mt 26 64; Lc 22 70).

<sup>222</sup> Les deux premières et la cinquième de ces occurrences sont propres à Marc.

<sup>223</sup> Et encore plus si on met face à face le *Je ne sais pas* de Pierre et le *Je sais qui tu es* du premier démon rencontré par Jésus (1 24, et voir encore les démons de 1 34).

Premièrement, Pierre, dans la cour, *se chauffait*, *thermainomenos* (14 67). Cela raccroche avec le Prélude, où le même mot était également propre à Marc (14 54). Et, à travers ce Prélude, cela situe l'épisode dans tout le cheminement de Pierre :

- il avait, dans un premier élan, *suivi* Jésus avec une sorte de détermination héroïque (1 18) ;
- plus tard, Jésus avait dû lui rappeler rudement que sa place était *derrière lui* (8 33) ;
- il l'avait certes *suivi* dans sa route *vers Jérusalem*, et de près, mais dans la *peur* (10 32) ;
- après son arrestation, il l'a encore *suivi*, mais *de loin* cette fois (14 54) ;
- il finit par le lâcher complètement, au moins en parole.

Deuxièmement, Jésus est qualifié de *nazarênos* (14 67), adjectif ignoré de Matthieu, mais employé trois autres fois par Marc<sup>224</sup>. Simple trait de vocabulaire.

Troisièmement, Marc est seul à dire que le coq chanta *deux fois* ; je n'y vois aucune intention littéraire.

#### INTERLUDE : DE CHEZ CAÏPHE JUSQUE CHEZ PILATE (15 1)

Seul trait à relever, mais qui se trouve aussi chez Matthieu : les grands prêtres *livrent*, *paradounai* Jésus à Pilate. Judas l'avait *livré* aux grands prêtres (14 10-11 ; 14 18 ; 14 42, 44). Pilate, à son tour, le *livrera* aux exécuteurs (15 15). C'est comme le fil conducteur de toute la Passion.

#### C. JÉSUS DEVANT LE GOUVERNEUR ROMAIN (15 2-15)

Pour le procès "romain", la main de Marc se voit principalement au double *eperôtan* de Pilate (15 2 et 4), qui répond à celui de Caïphe (14 61)<sup>225</sup>, et à leurs deux questions identiques (chez Marc seul) : *Tu ne réponds rien ?* (14 60 et 15 4). Cette similitude accentue la symétrie de forme entre les deux dialogues.

Elle fait, du même coup, ressortir leur contraste de fond, révélateur de ce que Marc pense des deux personnages. Chez Caïphe, il y avait au moins un approfondissement du débat, aboutissant à la question cruciale, celle de l'identité de Jésus ; et Jésus, après s'être d'abord tu, s'était résolu à répondre. Pilate, lui, part de cette même question, qui lui a été plus que probablement soufflée, et cherche à faire avouer à Jésus qu'il est *le roi des Juifs*, ce qui est comme la traduction païenne du *Khristos* de Caïphe et ne porte plus aucune trace de signification religieuse ; aussi Jésus, au lieu de répondre : *Egô eimi*, qui déborde de connotations religieuses, se contente-t-il d'un : *Su legeis*, qui signifie à peu près : "C'est ton langage ; je t'en laisse la responsabilité" (15 2). Ensuite on redescend au niveau des calomnies sans fondement proférées par les grands prêtres, donc à un *eperôtan* sans substance, auquel Jésus ne répond plus que par le silence. C'est vraiment peu glorieux pour le gouverneur !

On voit ensuite les grands prêtres se jouer de Pilate en dictant à la foule une réclamation opposée à celle qu'il souhaitait (15 11). Par parenthèse, cette manœuvre leur permet de retourner très habilement en leur faveur la circonstance qu'ils avaient redoutée : le présence d'une *foule* pour la *fête*, *heortê* (15 6, voir 14 2)<sup>226</sup>.

Puis, notation propre à Marc et qui relève bien de sa finesse coutumière, on voit Pilate se cramponner d'abord à ce qu'il croyait avoir acquis, malgré tout, par son décevant interrogatoire, et nommer Jésus *le roi des Juifs* (15 9). Mais il doit se rabattre ensuite piteusement (et hypocritement, car l'allégation est fautive) sur : *celui que vous dites le roi des Juifs* (15 12).

Enfin Marc est seul à dire que sa décision ultime a pour motif de *faire ce qui contenterait la foule*, *tôi okhlôi to hikanon poiêsai* (15 15)<sup>227</sup>. Décidément, il a perdu la face sur toute la ligne !

<sup>224</sup> 1 24 ; 10 47 ; 16 6. Matthieu dit *nazôraios*, et Luc tantôt l'un, tantôt l'autre.

<sup>225</sup> Sont propres à Marc le *eperôtan* de Caïphe et le second de Pilate.

<sup>226</sup> Ce sont les deux seuls exemples du mot *heortê* chez Marc. Mais ils figurent aussi dans les parallèles.

<sup>227</sup> Luc lui attribue une attitude, sinon plus noble, au moins plus digne, en disant qu'il *jugea* la demande de la foule recevable. Matthieu n'a rien en parallèle.

#### D. LES SOLDATS ROMAINS (15 16-21)

Au plan des faits, les moqueries des soldats romains répondent aux outrages auxquels les Juifs s'étaient livrés dans la maison de Caïphe après la déclaration de culpabilité de Jésus. Mais Marc ne leur a pas donné le même traitement littéraire. Il semble avoir voulu glisser sur l'épisode juif, auquel il n'accorde qu'un verset (14 65) ; par contre, nous avons vu, que, en introduisant (seul) le mot *aulé* en tête de l'épisode romain, il fait de celui-ci une péricope D symétrique à la péricope B (voir 14 66), ce qui lui donne une tout autre consistance.

Dans la description de la scène, Marc insiste beaucoup plus explicitement que Matthieu sur l'aspect de dérision : les soldats *saluent* Jésus (15 18), *fléchissent le genou devant lui* (15 19). Mais ils ne s'en prennent qu'à son titre supposé, et sous sa forme païenne de *roi des Juifs*. On est à un niveau de grande vulgarité, non de vraie méchanceté ni de vraie lâcheté ; rien qui approche de la sombre grandeur dans la haine dont font preuve les chefs juifs. Les Romains continuent de faire piètre figure.

Les soldats ont, malgré tout, un geste de compassion (qui ne leur coûte pas cher) : il réquisitionnent un passant *pour porter la croix de Jésus, hina arêi ton stauron autou* (15 21). On ne peut s'empêcher de se souvenir que Jésus avait précisément exigé de tout homme qui voulait le *suivre* : *aratô ton stauron autou* (8 34). Et ç'avait été l'unique parole de lui où le mot *croix* fût prononcé. Mais il s'agissait alors de se charger volontairement de sa *croix* propre, et dans tous les sens symboliques imaginables. Le pauvre Simon de Cyrène<sup>228</sup> donne bien involontairement une caricature de la conduite du vrai disciple souhaité par Jésus.

Ainsi cette Section, qui s'ouvrait sur Jésus *suivi* par Pierre, mais *de loin*, se clôt sur Jésus *suivi*, de combien près, par un autre *Simon*, mais sur ordre des troupes d'occupation. Ni l'un ni l'autre ne peuvent lui être d'un grand réconfort dans la tragédie qu'il est en train de vivre...

#### CONCLUSION SUR S 19

Plus encore que S 18, la double comparution de Jésus devant Caïphe et devant Pilate est pleine de traits qui rappellent le Discours prophétique. Il vaut la peine de les relever.

Les persécutions annoncées par Jésus à ses disciples devaient commencer par le fait d'être *livrés* aux *sunedria* et cités devant *des chefs et des rois* (13 9) ; c'est exactement ce qui arrive à Jésus lui-même, traduit devant *holon to sunedrion* (14 55 et 15 1), puis devant Pilate<sup>229</sup>.

La manière dont les persécutés seront *livrés* : par les leurs, dans un sentiment de haine, avec intention meurtrière (13 12-13), correspond exactement à la conduite de Judas, et plus encore des grands prêtres, et Pilate même s'en aperçoit (15 10).

L'attitude de Jésus devant ses interrogateurs, y compris ses silences, trouve un étonnant arrière-fond dans la consigne qu'il avait donnée de *ne pas se préoccuper d'avance de ce qu'on dira* (13 11).

Plus marquant encore, le *egô eimi* par lequel Jésus affirme qui il est (14 62) est la formule même à laquelle il ne faut pas se laisser prendre quand elle est proférée par d'autres (13 6), non plus qu'au titre de *christ* qu'ils cherchent à s'attribuer (13 21-22). La confession de Jésus devant Caïphe est donc, point par point, la contrepartie positive des impostures qu'il avait prédites.

La déclaration qu'il ajoute aussitôt sur *le Fils de l'Homme venant dans les nuées* (14 62) reprend quasi-textuellement celle du Discours (13 26).

Enfin la flagellation infligée à Jésus (15 15) achève de rendre sa passion semblable à celle qu'il avait prédite à ses disciples (13 9).

<sup>228</sup> Dont Marc prend soin de préciser l'identité, pour des raisons que nous ne pouvons que chercher à deviner.

<sup>229</sup> Auquel cependant Marc ne donne pas le titre de *hégémon*, utilisé dans le Discours, et qui revient à satiété chez Matthieu.

Tout cela est à engranger en vue de la discussion finale sur les rapports entre le Discours prophétique et la Passion.

SECTION 20  
LE CALVAIRE ET LE SEPULCRE

(15 22-16 8)

VUE D'ENSEMBLE

Comme les trois autres Sections du récit de la Passion, S 20 se compose de deux fois deux péripopes, qu'on peut mettre en tableau sans aucun problème. Au milieu, un Interlude comme ceux dont nous avons l'habitude :

Prélude : Au Golgotha (15 22)

A. Crucifixion de Jésus (15 23-32)

B. Mort de Jésus (15 33-39)

Interlude : Les femmes au Calvaire (15 40-41)

C. Ensevelissement de Jésus (15 42-46)

D. Le tombeau vide (15 47-16 8)

Le seul petit problème est le lieu précis où on doit couper entre C et D. Si j'ai choisi, avec certains exégètes, de le faire après 15 46, c'est que les femmes qui vont être nommées en 15 47 seront les actrices presque uniques de D, alors qu'en C elles ne paraissent même pas. Une autre option consisterait à voir dans 15 40-47 une péripope unique, où l'ensevelissement de Jésus par Joseph d'Arimatee serait encadré par deux tableautins des femmes *observant*. Mais je ne vois aucune péripope dans tout le Deuxième Evangile qui soit construite sur ce modèle; et, tout compte fait, je préfère rythmer selon le schéma ci-dessus.

Les quatre péripopes principales sont liées par une grille horaire, unique chez Marc :

- A a lieu à la troisième heure (15 25),
- B, à la sixième (15 33), mais surtout à la neuvième (15 34),
- C, le soir tard (15 42),
- D, le surlendemain très tôt (16 2).

En outre, elles sont solidement articulées entre elles par une série de crochets, que je soulignerai à mesure.

PRÉLUDE : AU GOLGOTHA  
(15 22)

Simple indication locale, qui fait série avec les préludes de S 18 et S 19. Elle vaudra, en gros, pour toute la Section, puisque le Sépulcre de S 20 C et S 20 D est tout près du Calvaire. Elle est donnée par un nom araméen, *Golgotha*, aussitôt traduit<sup>230</sup>.

A. CRUCIFIXION DE JÉSUS  
(15 23-32)

L'heure n'est pas indiquée tout à fait en tête de la péripope, et ce sera aussi le cas dans la péripope B. La phrase où elle est précisée : *ên de hôra tritê kai estaurôsan auton*, a une allure

<sup>230</sup> Ce qui est un procédé assez fréquent chez Marc, mais rare chez Matthieu et absent de Luc.

étrange, surtout après que la crucifixion de Jésus a déjà été affirmée au verset précédent. Mais elle produit un effet de rythme très marqué ; car, dans la première moitié de cette péripécopie, reviennent de façon lancinante les mots : *kai staurousin auton* (15 24)...*kai estaurôsân auton* (15 25)...*kai sun autôî staurousin* (15 27).

Si on entend cela comme un refrain, et les deux premières fois comme un refrain conclusif, ce morceau du récit s'organise en trois scènes ultra-brèves :

- on offre à Jésus une boisson, qu'il refuse (15 23-24a) ;
- on se partage ses vêtements (15 24b-25) ;
- on met un écriteau sur sa croix et deux autres croix à sa droite et à sa gauche (15 26-27).

Ce dernier fait déploie toute sa force de sarcasme quand on se rappelle Jacques et Jean réclamant de se trouver *à la droite et à la gauche* de Jésus...*dans sa gloire* (S 12 B).

La deuxième moitié de la péripécopie A est, elle aussi, tripartite ; elle rapporte les moqueries cruelles des *passants* (15 29-30)<sup>231</sup>, des *grands prêtres* et *scribes* (15 31-32a), des compagnons de supplice de Jésus (15 32b)<sup>232</sup>.

Il s'agit là uniquement de Juifs ; aussi, avec une logique très judicieuse, est-ce aux thèmes du procès juif que recourent les insulteurs :

- les *passants* rappellent les *faux témoignages* d'après lesquels Jésus se faisait fort de *détruire et rebâtir le Temple* (voir 14 57-59) ;
- les *grands prêtres* reprennent par dérision le titre de *khristos* que Jésus, devant eux, avait reconnu pour sien (voir 14 62), non sans y ajouter *basileus Israël*, qui est leur manière à eux de traduire le *roi des Juifs* de Pilate ;
- quant aux outrages des co-crucifiés, il n'y avait plus rien dans l'interrogatoire par Caïphe qui puisse leur fournir un thème propre ; ils sont donc laissés dans le vague.

## B. MORT DE JÉSUS (15 33-39)

Le récit de la mort de Jésus est divisé à son tour en deux temps, introduits chacun par un *grand cri, phônê megalê* (15 34 et 37)<sup>233</sup>. Le premier de ceux-ci est le célèbre : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé ?* emprunté au Psaume 22 ; le second n'est pas explicité, et précède immédiatement le dernier souffle. Ces deux cris ne sont pas propres à Marc<sup>234</sup>.

Ce qui l'est, c'est d'abord d'avoir introduit la traduction grecque du premier par le mot rare *methermêneuomenon*, qu'il avait déjà employé (seul aussi) pour le nom du *Golgotha*, et qui forme ainsi un crochet très sensible à l'oreille avec la péripécopie A.

C'est ensuite d'avoir aussi nettement dessiné à partir de ces deux cris les deux volets de la péripécopie, et cela en mettant en symétrie les réactions des assistants, *hoi parestôtes* (15 35) et *ho kenturiôn ho parestêkôs* (15 39). Les premiers, dont on ne précise pas s'ils sont des Juifs ou des soldats romains, allient une certaine compassion (ils offrent à boire à Jésus) et un retour de moquerie (*Voyons si Elie viendra le descendre*). Marc est le seul à employer dans cette dernière phrase le verbe *kathelein* (15 36), dont on verra plus bas le rôle.

La deuxième moitié de la péripécopie porte, plus encore, la forte empreinte de Marc. Cri de Jésus qui *expire*, déchirure du *voile du Temple*, confession du *centurion*, les faits sont communs aux trois Évangélistes ; mais le lien entre eux est différent. Matthieu explicitement, Luc plus vaguement, attribuent la confession du Romain aux événements miraculeux qui se produisent sous ses yeux. Marc, lui, écrit : *voyant qu'il avait expiré ainsi, idôn hoti houtôs exepneusen* (15 39), ce qui est infiniment plus fort. D'après lui, l'homme ne subit pas cette sorte de choc, si

<sup>231</sup> Le verset 28 est considéré comme non authentique.

<sup>232</sup> La structure en "vagues successives" est évidente, malgré la différence des verbes : *eblasphêmoun* (15 29), *empaizontes* (15 31) et *ôneidizon* (15 32), les trois mots étant communs avec Matthieu.

<sup>233</sup> Cette expression, *phônê megalê*, qui est employée plusieurs fois par Luc, ne l'a été par Marc que pour exprimer les cris des démons menacés d'expulsion par Jésus (1 26 ; 5 7). Il n'est donc peut-être pas impossible de voir dans le *grand cri* de Jésus, au moment même où il *expire*, *exepneusen*, comme une revanche terrible (mais provisoire !) des *esprits, pneumatâ*, qu'il avait *expulsés*.

<sup>234</sup> Matthieu les a tous les deux, et le premier avec la double formulation, araméenne puis grecque. Luc n'a que le second.

douteux, qui provient de l'irruption du merveilleux ; il a une intuition profonde sur la personne de Jésus. Du coup, la formule qu'il emploie prend toute sa valeur : *En vérité, cet homme-là était fils de Dieu.*

La première expression : *cet homme-là, houtos ho anthrôpos*, est sans autre exemple pour désigner Jésus, sinon (chez Marc seul) dans le troisième reniement de Pierre (14 71). Il ne me paraît pas douteux que Marc a voulu, avec une extrême discrétion, opposer la parole, confessante, du païen à celle, reniante, du disciple.

La deuxième expression, *fils de Dieu, huios theou*, est encore plus suggestive. Jésus avait été déclaré *fils* par Dieu lui-même lors de son baptême (1 11) et de sa transfiguration (9 7). Mais, jusqu'ici, il n'avait été proclamé *fils de Dieu*, en ces termes, que par les démons (3 11 ; 5 7)<sup>235</sup>. Cependant il avait accepté que son identité soit exprimée par Caïphe dans des termes équivalents : *le Messie, le fils du Béni* (14 61-62). Or, pendant qu'il est sur sa croix, les chefs juifs ne retiennent que le premier titre, et encore, on l'a vu, en lui donnant une traduction qui est plus qu'à moitié païenne : *ho khristos ho basileus Israël* (15 32) ; le païen, lui, découvre (spontanément ?) le deuxième titre : *huios theou*. Quel sujet de réflexion ! N'oublions pas que Marc avait intitulé son livre : *Evangile de Jésus, Messie, Fils de Dieu* (1 1).

Quant à la déchirure du *voile du Temple*, du fait que, comme on l'a vu, elle est sans rapport avec la proclamation du centurion, elle ne joue aucun rôle logique dans le déroulement du récit. Mais elle est, en revanche, une invitation évidente et très forte à se reporter, une fois de plus, au Discours prophétique sur la ruine du Temple. Ce qu'on remarque alors, c'est que la spectaculaire *obscurité, skotos*, qu'on voit ici accompagner la crucifixion de Jésus (15 33), et qui n'est pas reliée, elle non plus, au reste du récit, rappelle de façon frappante les *signes dans le ciel* qui, d'après le Discours, doivent accompagner la *venue du Fils de l'Homme*, à savoir que *le soleil sera obscurci, skothisthêsetai* (13 24). Et de nouveau monte la question : quel rapport entre la *venue du Fils de l'Homme* et la Passion ?

---

<sup>235</sup> Il en va de même chez Matthieu et Luc.